qui peuvent songer à faire l'abatage et l'exportation des bois de teinture et d'ébénisterie.

Dans le nord de l'État de Chiapas jusqu'au Guatemala, il existe d'immenses richesses en bois fins d'ébénisterie. De grandes acquisitions de forêts ont été faites le long du fleuve Usumacinta, de ses affluents et du San-Pedro qui vient du Guatemala.

Certaines maisons y ont acheté des forêts à l'État en toute propriété; d'autres ont conclu avec lui des contrats en vertu desquels elles ont acquis le droit exclusif durant un temps déterminé d'abattre les cèdres et acajous dans les régions dont la concession leur est donnée. Ce contrat donne au concessionnaire le droit de couper les cèdres et acajous ayant au moins 2 mètres de circonférence à la base, d'exploiter les arbres à caoutchouc, ainsi que les autres gommes et résines. La redevance est d'une demi-piastre par cèdre ou acajou, de 24 piastres par tonne de caoutchouc et de 18 piastres par tonne de chicle. L'exploitant peut aussi élever du bétail dans sa concession, moyennant une redevance annuelle de 50 centavos par tête.

M. Martin, un Belge établi à San-Juan-Bautista, vient d'obtenir de cette manière de très belles forêts sur un des affluents de l'Usumacinta.

L'*élevage du bétail* donne de très bons bénéfices; mais, pour entreprendre ce genre d'industrie, il faut disposer d'un capital important. Il s'est créé dans le nord du Mexique, dans les États de Chihuahua, de Tamantlipas et de Nuevo-Leon des centres d'élevage très importants. Dans l'État de Chihuahua, des colonies de Mormons venus des États-Unis ont parfaitement réussi; des Anglais, des Américains et autres Européens se sont rendus acquéreurs à très bas prix d'immenses étendues de terrains qui semblaient devoir demeurer éternellement arides et qu'ils ont, par l'irrigation, transformés en excellents pâturages où croissent et se multiplient des milliers de bêtes à cornes, de chevaux justement estimés; beaucoup de ces éleveurs ont, par d'intelligents croisements, amélioré les espèces; aussi leurs produits sont-ils vendus à des prix largement rémunérateurs aux États-Unis ou bien à Cuba et dans les Antilles. Il y aurait, croyons-nous, pour une association de quelques petits capitalistes connaissant l'élevage, ou bien

pour un homme riche, entreprenant, aimant la grande vie au grand air, la chasse sur des espaces de 10 ou 20 000 hectares, à suivre l'exemple de certains groupes américains, ou bien de quelques grands seigneurs anglais, qui ont acheté dans le nord du Mexique de grandes propriétés pour un prix qui, il y a quelques années, ne dépassait jamais 1 piastre l'hectare. Aujourd'hui ces propriétés leur donnent de très beaux revenus et ils y mènent de grandes chasses, telles qu'on ne saurait en faire en Europe.

Depuis vingt ans, la valeur du terrain s'est accrue; mais on peut encore, dans les États cités plus haut, en acheter au prix de 1 à 4 piastres l'hectare. A ce dernier prix, l'importante maison Bulnes, de San-Juan-Bautista, État de Tabasco, céderait, en bloc ou en détail 30 000 hectares de terre à vendre le long de l'Usumacinta, non loin de l'État de Chiapas, là où le climat est déjà plus salubre que sur le bas de la rivière.

Ces terres conviennent à toute espèce de culture, surtout à l'élevage du bétail, parce qu'il serait très aisé d'y créer des pâturages. Ils ont aussi l'avantage de s'étendre sur les flancs des montagnes qui bordent les vallées. De cette façon, le bétail peut y chercher un refuge lors des inondations et ne risque pas d'être noyé, ainsi que cela arrive parfois dans les propriétés situées en pays plat.

Les *plantations de coton* sont d'un grand avenir, et, quelle que soit la production, on est assuré de réaliser un bon bénéfice. Le Mexique possède de vastes contrées où la culture du coton réussit admirablement. Dans les États de Cohahuila, de Nuevo-Leon, de Chihuahua, de Michoacan, de Veracruz, de Oaxaca, de Tamanlipas, de Chiapas, de Tabasco, etc., et sur la majeure partie du versant du Pacifique, le coton réussit admirablement. L'absence de voies de communications rapides et économiques avait fait négliger cette culture; mais aujourd'hui, grâce aux chemins qui pénètrent aux points extrêmes du territoire et au grand développement de l'industrie nationale, qui fabrique actuellement la plupart des tissus qui naguère étaient fournis par l'étranger, les producteurs de coton n'ont à redouter aucun mécompte. C'est, du reste, ce qui a été compris; car, depuis cinq ou six ans, les plantations se multiplient, et bientôt le Mexique n'aura plus à demander aux

États-Unis le surplus du coton nécessaire à sa consommation.

Le *sucre*. — Les renseignements relatifs à la production totale du sucre au Mexique, en 1899, viennent d'être publiés.

Cette production s'est élevée à 50 000 tonnes de raffiné. La quantité de *piloncillo*, ou sucre bum, fabriquée l'année dernière, n'est pas spécifiée, mais elle a dû être très considérable.

Tout le sucre produit au Mexique a été consommé dans la République, sauf une petite quantité de cassonade qui a été exportée.

La valeur totale de la production sucrière dépasse 7 millions de piastres.

C'est peu. Le Mexique est appelé à prendre rang parmi les principaux pays producteurs de sucre. Actuellement la production de cet article est inférieure à la consommation. Le sucre est, relativement, plus cher au Mexique que partout ailleurs. Cependant la canne pousse à merveille dans toutes les Terres-Chaudes et dans une bonne partie de la région tempérée. Mais, jusqu'à présent, ce n'est guère que dans l'État de Morelos que l'industrie sucrière a atteint une importance

relative, bien que le terrain y soit moins propice — surtout dans la partie septentrionale — à la culture de la canne que dans les autres États du sud de la République. D'autre part, les riches propriétaires de Morelos n'ont jamais poussé la production au delà de certaines limites, dans le but de rester maîtres du marché de Mexico et des cours.

Main-d'œuvre. — Dans bien des cas, l'obstacle au développement des exploitations agricoles est la difficulté de se procurer la main-d'œuvre nécessaire. Aussi, avant de se rendre acquéreur de cette propriété, on devra s'enquérir, avant tout, si le recrutement des travailleurs est facile. La première condition pour attirer ou conserver des travailleurs indigènes sur une propriété, c'est de de traiter ceux-ci avec bonté et justice. L'indigène est, sauf de rares exceptions, docile et honnête ; on obtient beaucoup de lui en ne le rudoyant pas, en lui témoignant certains égards auxquels il est toujours sensible. Sous des apparences parfois chétives, l'indigène a une grande force de résistance ; il travaille peut-être lentement, mais longtemps. Sa nourriture est simple : des galettes de maïs, des haricots

noirs, des piments; bien rarement un peu de viande, de porc ou de chevreau. Malheureusement il a quelque tendance à l'ivrognerie. L'ivresse, alors qu'elle n'est qu'hebdomadaire, peut être tolérée; c'est, du reste, leur façon de célébrer le repos dominical.

Les salaires varient selon les contrées. Dans le Centre et dans certains districts des États de Veracruz, de Puebla, de Oaxaca, etc., leur moyenne atteint souvent 2 francs ou 2 fr. 50 par jour, alors que dans d'autres États, Tabasco, Chiapas, certains districts de Tamaulipas et des États de Oaxaca, de Michoacan, etc., les salaires quotidiens dépassent bien rarement 1 franc ou 1 fr. 25.

L'indigène se déplace facilement, et, s'il est informé qu'il existe, même à plusieurs jours de marche de son village, un propriétaire juste, bon, n'exploitant ni ne maltraitant pas les travailleurs, il n'hésite pas à se mettre en route et à venir lui offrir des services qui toujours sont les bienvenus. En agissant chrétiennement à l'égard des indigènes, on obtiendra beaucoup; mais, si on les brutalise, rien, si ce n'est la haine et de cruels mécomptes.

L'*étranger* qui vient se fixer ou simple-

ment visiter le Mexique n'aura qu'à se louer de l'accueil qu'il recevra des habitants, s'il est homme bien élevé, respectueux des usages et n'affectant pas un dédain ridicule pour ce qui sort de sa routine habituelle. Au point de vue de l'éducation, de la culture intellectuelle et scientifique, le Mexicain ne le cède à aucun autre, et nous n'hésitons pas à dire que l'instruction chez les classes moyennes, au Mexique, est plus développée qu'elle ne l'est en France, par exemple, où tant d'individus, qui ont récolté nombre de certificats d'études ou de diplômes universitaires, commettent les plus formidables *pataquès* en géographie et en histoire. Nous avons souvent rencontré de jeunes lettrés européens, incapables de décliner les capitales des États de l'Amérique, alors qu'il est bien rare qu'un jeune Mexicain pourvu d'un mince bagage scolaire ne vous dise sans erreur le nom des capitales de tous les États d'Europe, sans en excepter celle du Monténégro, que nombre de nos bacheliers ne soupçonnent même pas.

Les Mexicains estiment, aiment et demeurent reconnaissants aux étrangers honnêtes, travailleurs qui ont introduit dans leur pays une industrie nouvelle, ou bien

formé à leur école de bons ouvriers et des praticiens habiles. Ils n'oublient pas, non plus, ceux qui, en dehors des écoles congréganistes, ou bien rompant avec les traditions d'un enseignement par trop clérical, les ont initiés aux méthodes, aux sciences, aux arts nouveaux, leur ont fait connaître les progrès de la pensée humaine dans les études sociologiques, économiques, physiologiques, etc. ; en un mot, ils ont égards et gratitude pour tous ceux qui sèment la bonne semence.

Comme preuve de ce que nous disons, nous ne saurions faire mieux que de reproduire un article récemment publié par un journal de Mexico, qui synthétise l'opinion générale de tous ses confrères et de l'immense majorité du peuple mexicain.

Bien que cet article soit tout spécialement consacré à la colonie française fixée au Mexique, les sentiments qu'il exprime sont les mêmes pour tout autre étranger qui peut témoigner d'aussi bons états de service.

« Lorsqu'ils parlent de la colonie française, les journaux mexicains ne manquent jamais d'en faire ressortir les qualités de travail, d'ordre et d'économie qui la caractérisent — ce qui est juste ; ils s'efforcent, par-dessus

tout, de citer les grands établissements commerciaux et industriels créés par des Français sur le territoire de la République. L'importance de ces établissements, le capital qu'ils représentent, le nombre des ouvriers qu'ils emploient sont détaillés avec une complaisance qui ne peut manquer de flatter l'amour-propre. D'autres rendent hommage pour des raisons plus abstraites en ce sens qu'ils envisagent surtout l'influence exercée par l'esprit français, par sa littérature, par les travaux de ses penseurs et de ses savants, sur l'esprit du peuple mexicain. »

Sans méconnaître le bien fondé de ces appréciations, un journal de Mexico, la *Gaceta commercial*, a envisagé les bienfaits de l'influence française à un autre point de vue, plus démocratique et non moins intéressant. Dans un récent article, il a rappelé, en termes élogieux, tout ce que le Mexique doit aux petits artisans français, aux ouvriers français qui vinrent jadis s'établir dans ce pays et y importèrent, en même temps que la pratique de leurs professions, des notions de ce bon goût, de cette élégance sans rivale qui caractérisent nos industries nationales. S'ils ne firent pas de grandes fortunes dans ce pays, ces artisans, ces humbles ne lais-

sèrent pas que de rendre, ici, des services aussi éminents que ceux qui y créent, à grands renforts de millions, de nouvelles industries. Avec un désintéressement d'autant plus remarquable qu'ils étaient pauvres — et que par conséquent ils auraient dû être jaloux — ils formèrent une foule d'ouvriers indigènes, leur enseignèrent leurs professions, leur révélèrent leurs secrets, leur tour de main et furent, en somme, les initiateurs d'une foule de métiers dans lesquels les Mexicains sont aujourd'hui passés maîtres.

Mais laissons parler la *Gaceta* :

« La guerre d'Indépendance dut produire une véritable commotion dans les intérêts économiques du pays, en retardant, sans aucun doute, les progrès que l'on aurait pu accomplir à cette époque. Un peu plus tard, les effets de cette perturbation durent s'aggraver par le fait de l'expulsion des Espagnols, expulsion qui, une fois les passions calmées, fut lamentée sincèrement par l'élite de notre société. Durant la période de révolution qui s'ensuivit, il n'était pas possible de songer à de grands progrès et notre peuple, qui avait tant besoin d'éducation

et de connaissances utiles, vivait dans la plus profonde ignorance.

« C'est alors que commencèrent à venir des artisans et de petits industriels français : cordonniers, tailleurs, tapissiers, charpentiers, doreurs, restaurateurs, pâtissiers, coiffeurs, jardiniers, etc., etc. ; tous employaient des Mexicains et leur enseignaient leurs métiers. Ils leur inculquaient des goûts plus raffinés et leur enseignaient de meilleures méthodes de travail. Et, ce qui est inappréciable en matière d'éducation, ils leur donnaient l'exemple de l'ordre, de la méthode, de la bonne économie domestique, qualités grâce auxquelles l'individu laborieux se procurait des satisfactions et des joies en harmonie avec ses ressources et les circonstances.

« Cette colonie fut donc, pour le Mexique, plus utile que beaucoup d'écoles d'arts et métiers. Elle forma cette élite de nos artisans qui est venue remplacer ses maîtres dans quelques ateliers, et a fourni à d'autres des ouvriers intelligents. Ces Français furent donc les professeurs de nos bons cordonniers, de nos bons tailleurs, de nos jardiniers et horticulteurs, etc. Ils leur donnèrent du *goût*, dont le sceau est visible,

dans la confection de ces jolis bouquets, dans la fabrication de la chaussure, dans la façon du vêtement et dans tout ce que sont aujourd'hui les meilleurs artisans mexicains.

« Les artisans et les industriels français mirent à la mode tout ce qui était de leur pays; ils donnèrent du prestige à la France par le raffinement du goût. Après eux vinrent semer, sur un terrain bien préparé, les maîtres d'école français qui éduquèrent plusieurs générations de Mexicains et qui eurent des successeurs distingués, comme Acevedo, Cervantes et le très estimable directeur du lycée franco-mexicain, M. Adrien Fournier, disciple de l'inoubliable Pierre Dalcour.

« Il se pourrait que l'éducation française ait eu pour nous quelques inconvénients — car il n'est rien de parfait en ce monde; mais, s'il y en eut, ils furent compensés par l'impulsion qu'elle donna à notre culture.

« La France, grâce à la sympathique colonie française, continue d'être une nation très aimée des Mexicains et nous devons aujourd'hui à cette colonie de grands établissements de commerce, de magnifiques fabriques de tissus qui peuvent rivaliser avec celles d'Europe.

« La colonie française est, non seulement appréciée, mais très aimée au Mexique, et elle le sera davantage, ce sera justice, si tous les Mexicains se souviennent de la part qu'elle a prise et qu'elle prend toujours au développement et à la culture de notre pays. »

On ne saurait mieux dire et nous ne saurions mieux terminer ce petit livre qui, tout incomplet qu'il est, contribuera, dans une modeste mesure, à faire mieux connaître et à faire aimer comme ils le méritent un grand et riche pays, un peuple noble et hospitalier, qui accueille comme un frère l'étranger laborieux et pacifique, venant demander au sol fécond du Mexique le bien-être que l'âpre concurrence rend si difficile à trouver dans un monde trop vieux et sur un sol épuisé.

G. G.